

Frédéric II de Hohenstaufen, une figure du mauvais roi dans la *Cronica* de Salimbene de Adam

L'immense et paradoxale figure de Frédéric, l'empereur excommunié et destitué, occupe une place capitale dans la *Cronica* du franciscain Salimbene ; ce souverain, héritier d'un royaume et d'un empire, descendant par sa mère des conquérants normands des Deux-Siciles dont les fils ont été les héros légendaires de la première croisade, descendant par son père du grand Frédéric Barberousse, un des trois souverains de la troisième croisade, s'est trouvé naturellement lié à l'idéal de la reconquête de Jérusalem par ce double lien ; mais en même temps sa triple couronne (celle des rois de Sicile, celle du roi des Romains, celle du Saint Empire, sans compter la couronne du roi de Jérusalem) lui permettait de prendre en tenailles le domaine temporel du Pape, autre représentant et non le moindre des puissants de la Chrétienté ; le choc de ces deux titans ne pouvait qu'être fatal au vaincu, stupéfié d'être excommunié alors qu'il a été le seul croisé à avoir jamais réussi à reprendre la ville sainte.

Toutefois un peu comme dans *La Vie de saint Louis* où le très jeune homme qu'est Joinville, cousin par sa mère de l'empereur, peut alléguer de cette parenté et n'en être que mieux traité par le grand amiral des Galères au début de sa captivité ¹, Salimbene reconnaît (p. 508 entre autres) qu'il a aimé autrefois Frédéric et que l'empereur a joué un rôle lors de son entrée dans l'Ordre du

1 — In Joinville, *Vie de saint Louis*, éd. J. Monfrin, Classiques Garnier, Dunod, Paris, 1995 ; § 326.

bienheureux François, en intervenant auprès du ministre général afin d'examiner le bien-fondé des protestations de Guido de Adam, qui s'opposait à la vocation de son deuxième fils, âgé alors de dix-sept ans ; comme Joinville encore, Salimbene dit n'écrire que bien des années après les événements : il a travaillé à sa chronique de 1283 à 1288 alors qu'il avait plus de soixante ans et que le rêve gibelin était totalement anéanti.

Notre historiographe parmesan est considéré comme un homme perspicace mais aussi parfois comme une mauvaise langue et c'est peut-être là qu'il faut chercher la raison pour laquelle il n'a jamais occupé la moindre fonction officielle dans l'ordre ; il écrit dans un latin plutôt plat mais sait consacrer à l'occasion du temps à des descriptions de repas ou de crus vinicoles et à des anecdotes savoureuses voire étonnantes ; il a beaucoup voyagé en Italie et en France et il a rencontré tous les gens célèbres (Louis IX entre autres) de son époque et nous offre par là une considérable masse d'informations sur les mœurs du XIII^e siècle. La *Cronica* est malheureusement sa seule œuvre à nous être parvenue : nous ne possédons qu'un manuscrit autographe de neuf cents pages amputé d'une bonne moitié (il nous manque en particulier tout le début et la fin). Salimbene a été influencé dans sa jeunesse par les théories millénaristes de l'abbé Joachim de Flore, lequel découpe l'histoire de l'humanité en trois âges successifs annoncés par les prophètes : à l'Âge du Père (l'Ancien Testament) a succédé l'Âge du Fils (le Nouveau Testament) ; arrive l'Âge de l'Esprit, époque qui verra la domination des disciples de François mais époque qui s'ouvre aussi sur l'avènement de l'Antéchrist. On attribue alors fictivement à Joachim les textes apocryphes de Merlin et les prophéties des Sibylles et l'un des oracles de la Sibylle de Tibur a été utilisé par Salimbene pour annoncer la disparition totale de la lignée du Hohenstaufen ; Joachim a lui-même annoncé de terribles événements pour l'année 1260 et les années suivantes, prédictions qui, elles, ne se réaliseront pas et la mort de l'empereur, le 13 décembre 1250, précédant tous les désastres annoncés a persuadé notre chroniqueur que finalement Frédéric ne pouvait pas être l'Antéchrist et que Joachim s'était trompé (revirement qui n'a pas empêché Salimbene d'être toute sa vie soupçonné de joachimisme) ; en fait personne ne put d'abord croire à cette mort subite ce qui fit qu'un ermite présentant une forte ressemblance avec le souverain put se faire passer pour lui (il y eut également une quantité de faux Manfred, après la mort tragique de l'héritier de Frédéric,

dit Salimbene) et permit aux barons de Sicile d'annoncer partout que l'empereur était vivant :

Notons que cette imposture concernant Frédéric était accréditée par ce qu'on lit chez la Sibylle : « on répandra parmi les peuples le bruit "qu'il vit" et "qu'il ne vit pas". » Moi-même je suis resté de longs jours sans pouvoir à peine croire qu'il était mort, même après l'avoir de mes oreilles entendu de la bouche du pape Innocent IV, au cours de son prêche devant la population de Ferrare à son retour de Lyon : « Ce souverain jadis empereur, notre adversaire, l'ennemi de Dieu et de l'Église, a achevé son dernier jour, comme on nous l'a annoncé et confirmé. » Je fus rempli d'horreur en entendant ces mots et je pus à peine le croire. En effet j'étais un Johachimite, et je croyais, j'attendais et j'espérais même que Frédéric allait accomplir des actes encore plus abominables que ceux qu'il avait déjà accomplis, quelque nombreux qu'ils aient déjà été (p. 251).

Le qualificatif *adversarius* (que les médiévistes français connaissent sous la forme *aversier* utilisée pour désigner le diable), l'emploi du verbe *horruï* (*horresco* est l'équivalent latin du verbe employé par Jérémie pour désigner les effets des rencontres avec les démons), les fausses résurrections rendent bien compte de la nature qu'attribue quand même notre franciscain à l'empereur déchu.

On peut lire la *Cronica* dans l'édition Scalia² qui nous sert de référence et nous disposons de deux traductions en américain³ et en italien ; on peut également consulter le livre d'O. Guyotjeanin, *Salimbene de Adam, un chroniqueur franciscain*⁴, où l'on trouvera une présentation de notre chronique. Le groupe de latin médiéval de Fontenay-aux-Roses se consacre en ce moment à l'achèvement de la traduction complète de la *Cronica* et nous comptons pouvoir la publier en l'an 2000.

Avant de commencer cette étude, nous rappelons brièvement quelques dates de la vie de Frédéric. Né le lendemain de Noël 1194, le petit-fils de Frédéric I^{er} Barberousse perd très tôt son père, le Hohenstaufen Henri V ; Innocent III va d'abord aider le jeune roi des Romains contre le guelfe Othon de Brunswick, le vaincu de Bouvines. Avec l'aide de Philippe-Auguste et du pape, Frédéric est couronné à Aix en 1214 mais comme tous les

2 — Éd. G. Scalia, Bari, 1966, 951 p., 2 vol..

3 — J.L. Baud, New-York, 1986 ; B. Rossi, Bologne, 1987.

4 — Chez Brepols, 1975.

Gibelins, remet très vite en cause la souveraineté temporelle du pape ; il consolide sa position en épousant l'héritière du royaume de Jérusalem, annonce son départ pour la Terre Sainte mais n'accomplit pas assez vite son vœu de croisade, ce qui lui vaut d'être une première fois excommunié par Grégoire IX en 1227. Il reprend néanmoins Jérusalem en concluant des accords avec les musulmans et en leur laissant en particulier le droit d'exercer leur culte dans la mosquée érigée sur le Temple. Ce souverain lettré, curieux de tout, menant un train de vie fastueux, entre dans d'interminables luttes avec les cités lombardes et Innocent IV le dépose en 1245 ; il meurt en 1250 laissant plusieurs fils, des jeunes rois qui seront aussi systématiquement exterminés que s'ils avaient été des animaux prédateurs ou une engeance diabolique. Nous allons à présent examiner (sans nous livrer à une critique quelconque, notre travail n'est pas celui d'un historien) les très nombreuses pages que consacre Salimbene (qui est bien entendu rattaché au parti de l'Église et qui l'affirme) à ce souverain extraordinaire.

On peut constater que tout ce qui touche de près ou de loin à l'empereur paraît porteur d'un intérêt capital aux yeux du chroniqueur ; nous ne pouvons savoir ce que contenait le début de notre texte, entièrement perdu mais nous trouvons, dans la partie consacrée à l'année 1247, un retour sur les années précédentes, (dont 1245, l'année dramatique de la déposition de l'empereur), une sorte de projet d'écriture :

Je me souviens de ces événements du millésime précédent, que j'avais alors passés sous silence parce que j'avais à cœur d'exposer les affaires concernant Frédéric ; ceci parce qu'elles sont dignes d'être rapportées et qu'il m'incombe de le faire ; étant donné que cela m'a été demandé par de nombreuses personnes, il n'est pas bon que mon silence les laisse oublier et il faut qu'elles soient écrites ; (Psaumes CI, 19) « Que ces choses soient écrites pour les autres générations, afin que le peuple qui viendra après loue le Seigneur ». (p. 296).

Salimbene cite toujours de mémoire les *Psaumes* et, si c'est le motif de l'obligation d'écrire qui sert à relier sa citation à sa pensée, il a choisi avec le Psaume CI de la *Vulgate* une des prières d'appel au secours, exprimant le désespoir d'un individu voyant son peuple plongé dans la désolation, victime d'ennemis et de criminels maléfiques, mais d'un individu promettant finalement (28-29) une descendance aux fils des serviteurs de Dieu ; le lecteur moderne n'a évidemment plus la liste des psaumes en

mémoire mais les contemporains de Salimbene devaient décoder sans peine le contexte ; il s'agit d'un message d'espoir mais reporté à un avenir encore lointain car le roi est mort depuis trente ans au moment de la narration mais *il a semé en Italie les semences de la discorde et de la dissension, lesquelles durent encore à ce jour et ne peuvent ni se limiter ni s'achever à cause des vices des hommes et de l'iniquité du diable, celui qu'on appelle l'ennemi des hommes, qui, Mathieu XIII (25) « sema de l'ivraie au milieu du blé et s'en alla »* (p. 859). Cette dernière citation sert de conclusion à un *exemplum* qui s'applique parfaitement à Frédéric ; il s'agit d'un apologue mettant en scène un jardinier qui accepte d'accueillir dans son jardin rempli de fruits merveilleux un serpent suppliant et séducteur promettant une amitié éternelle : le serpent tue l'enfant du jardinier, le jardinier furieux ne parvient qu'à lui abîmer la queue et le serpent refuse ensuite toute forme de paix.

La vie entière de Frédéric est liée au temps de l'écriture et de la prédiction. Pour prouver (p. 44) que Frédéric *fuit homo pestifer et maledicus, scismaticus, hereticus et epycurus, corrumpens universam terram quia in civitatibus Ytalie* (pour Ytaliae) *semen divisionis et discordie seminavit, quod usque hodie durat...* Salimbene raconte comment l'empereur Henri a demandé à l'abbé Joachim de lui prédire l'avenir de son fils (nous parlerions de construire un thème astrologique, pratique qui ne sera condamnée par l'Église qu'au XVIII^e siècle), et précise aussitôt que la prédiction s'accomplira point par point *Prince, ce garçon, votre fils, votre héritier est méchant et pervers. Ah ! Seigneur ! il jettera la perturbation sur la terre « et foulera aux pieds les Saints du Très Haut »* (Daniel, VII, 25). *Les mots que profère le Seigneur par l'intermédiaire d'Esaïe X (7) à propos d'Assur ou de Sennacherib conviennent à Frédéric « Son cœur ne respirera que les ravages et la destruction de beaucoup de peuples » Toutes ces choses furent accomplies en la personne de Frédéric, comme nous l'avons vu de nos yeux, nous qui sommes à présent en MCCLXXXIII, époque où nous écrivons ces événements, la veille de la sainte Madeleine.* On peut noter que Salimbene en choisissant sa citation dans *Daniel VII* incitait ses contemporains clercs et laïcs à réfléchir sur la première vision du prophète, à savoir le rêve symbolique des quatre bêtes sortant de la mer représentant les royaumes humains (des exemples d'orgueil), les empires écroulés des Bayloniens, Mèdes et Perses et celui des héritiers d'Alexandre dont l'ultime chef Antiochus Épiphane figure le dernier assaut du mal contre le peuple de Dieu avant la mort du persécuteur et le règne des Saints du Très Haut, les représentants sur terre du royaume de Dieu. Le noms de l'Assyrie et de son roi Sennacherib ne sont pas non plus appe-

lés sans motif : ce roi (le grand-père d'Assourbanipal) a représenté en 701 une terrible menace pour Jérusalem et le roi Ezéchias conseillé par le prophète Esaïe (II *Rois* XIX, 35-37) ; comment ne pas penser à un autre souverain lorsqu'on connaît la terrible punition de cet envahisseur, cet oppresseur des peuples, qui a annexé des dizaines de villes en bâtissant un incroyable empire qui troublait l'ordre du monde, avant de perdre devant Jérusalem toute son armée frappée par l'ange exterminateur⁵ et de mourir de la main de ses propres fils.

Les citations bibliques (qui ennuiant plus qu'autre chose le lecteur moderne) sont capitales aux yeux de notre moine chroniqueur : en effet tous les événements qui se produisent dans le monde ou qui sont encore à venir sont déjà écrits dans la *Bible* ; nous savons que l'Évangile de Matthieu est écrit dans une perspective éthique et que le Christ accomplit toute l'histoire qui l'a précédé en Israël (I, 22 ; II, 15 ; XVII, 23 ; par exemple) et, de même, les événements auxquels est mêlé Salimbenene servent à réactualiser les paroles de l'Ancien et du Nouveau Testament, en l'occurrence surtout de l'Ancien (à cause des textes historiques et prophétiques ; on note d'abondantes citations des quatre livres des *Rois* (quatre dans la *Vulgate*), des *Psaumes*, de *Job*, *Jérémie*, *Esaïe*, *Daniel* et de l'*Ecclésiastique*) ; Cette utilisation de l'Écriture (fort « classique » mais que nous ne trouvons pas chez les chroniqueurs laïcs) offre aussi un trait commun avec toute la littérature apocalyptique⁶ où il est révélé que ce qui se déroule à l'heure actuelle sur terre est inscrit d'avance dans le Ciel. Ce phénomène est explicite dans de très nombreux passages concernant très majoritairement notre roi (ce qui n'a rien d'étonnant étant donné l'importance du rôle et de la figure en question). Nous pouvons citer en premier le passage suivant (p. 347) qui exalte les sages pensées et prédictions de Joachim de Fiore :

La fin de la vie de l'empereur Frédéric se trouve traitée dans le passage d'Esaïe sur le fardeau de Tyr, Esaïe XXIII (13) : « Considérez l'empire des Chaldéens, il n'y eut jamais un tel peuple ; les Assyriens l'avaient fondé », et un peu plus loin (15)

5 — D'après Hérodote une invasion de rats aurait provoqué une épidémie de peste.

6 — On peut noter que (p. 524) l'empereur Henri VI avait demandé à son ami Joachim de lui expliquer les révélations faites à Daniel en utilisant *Jérémie* et que l'oracle fait sur l'année 1196 annonçait des catastrophes épouvantables. Cette littérature est redevenue d'actualité en notre fin de millénaire et des « prophètes » ont vu en la catastrophe de Tchernobyl (mot qui paraît-il signifierait *absinthe* en russe ?) la chute sur la terre de l'astre *Absinthe* (nom d'une plante contenant une essence amère et toxique), après l'ouverture du septième sceau et de la troisième sonnerie de trompette (*Apocalypse* VIII, 11)...

« En ce temps-là, ô Tyr, vous demeurerez en oubli pendant soixante-dix ans, comme durant l'espace des jours d'un roi ». Notons que par ces paroles l'abbé Joachim voulait signifier par « l'empire des Chaldéens » l'empire romain, par « Assur (les Assyriens) » pour l'empereur Frédéric lui-même, par « les jours d'un roi » la durée de la vie de Frédéric au terme des soixante dix années fixé par Merlin ⁷.

La Traduction Œcuménique Biblique indique en note que le chiffre de soixante-dix indique une totalité (dix fois sept) ; *Jérémie* XXV, 11 et XXXVI, 21 indique ainsi que ce laps de temps est concédé à Babylone par le maître de l'histoire (on peut conférer aussi II CH XXVI, 21 et LVXXVI, 35) ; Dieu ne permet à Satan de sembler le maître que pendant un espace de temps volontairement limité. Nous pouvons aussi citer le passage où Salimbene décrit les accès de fureur de l'empereur apprenant sa déposition (p. 270) et le compare en suivant I *Rois* XXII, 2 et *Proverbes* XVII, 12 à un ours en furie : *Mais il ne restera pas impuni car, comme le dit Job XXIV (12) « les âmes blessées poussent des cris au ciel, et Dieu ne laissera pas ces désordres impunis » et comme le Sage dans Proverbes XVII, 13 « Le malheur ne sortira jamais de la maison de celui qui rend le mal pour le bien »*⁸. Nous constatons que ceci a été accompli en la personne de Frédéric, dont la maison a été totalement détruite. Ainsi dit Job⁹ XVIII, 17-19 « Sa mémoire périra sur la terre et on ne parlera plus de lui avec honneur dans les places publiques. On le chassera de la lumière dans les ténèbres et il sera transporté hors de ce monde. Sa race ne subsistera plus, il n'aura point de postérité parmi son peuple et il n'en restera rien dans les nations.

En contrepartie la *Bible* permet de reconstituer les détails des événements auxquels le chroniqueur n'a pas personnellement assisté et dont il ne peut donc témoigner (p. 500) :

Un passage de *Job* donne textuellement les mots de Frédéric se plaignant devant Dieu, ou devant le pape Innocent IV ou devant la cité de Parme (XIX, 10-12) : « Il m'a détruit de tous côtés et je péris ; il m'a ôté toute espérance comme à un arbre qui est arraché. Sa fureur s'est élevée contre moi et m'a traité comme son ennemi. Il est venu accompagné de ses soldats ; ils m'ont foulé aux pieds et ils ont assiégé ma tente de toutes parts ».

Le portrait que trace Salimbene de l'empereur déposé est profondément ambivalent : Frédéric n'est pas digne de son trône

7 — On trouvera p. 524 le texte de la prophétie de Merlin concernant Frédéric.

8 — « ... quod evidenter in Frederico videmus completum »

9 — Il s'agit de l'impie dans la *Vulgate*.

mais il avait tout pour être le meilleur des rois. Il est décrit (p. 508) comme un souverain agréable, courtois et joyeux quand il voulait bien montrer ses qualités, un homme qui savait lire, écrire, chanter et composer des chansons, qui savait parler de nombreuses langues différentes¹⁰, toutes qualités qui furent réduites à néant parce qu'il fut un persécuteur de l'Église de Dieu ; *il le verra lui-même et fera tomber le blâme sur lui-même car (Psaumes XXXV, 3-4) « les paroles de sa bouche ne sont qu'iniquité et tromperie et il n'a pas voulu chercher comment faire le bien. Il a médité l'iniquité dans le secret de son lit ; il s'est arrêté dans toutes les voies qui n'étaient pas bonnes et il n'a point eu de haine pour la malice. » C'est pourquoi il fut déposé de l'empire et mourut d'une misérable mort.* Mais c'est aussi un homme qui peut se montrer ouvert et patient (p. 516) capable d'écouter les plaisanteries et les insultes des jongleurs, de les supporter avec bonne humeur ou de faire semblant de ne les avoir pas entendues *à la différence de ceux qui cherchent aussitôt à tirer vengeance des injures qu'on leur fait.*

Le destin de l'empereur est également double et rempli d'incohérence. Il a été couronné (p. 47) à Rome ainsi que son épouse et ce avec l'accord de tous les Romains, ce qui est quelque chose d'exceptionnel, mais sa naissance, prétend Salimbene, est douteuse :

Jesi est la cité dans laquelle naquit l'empereur Frédéric. Et le bruit se répandit qu'il était le fils d'un boucher de la cité parce que l'impératrice Constance était déjà d'un âge avancé au moment de son mariage et que, dit-on, elle n'a jamais eu d'autre enfant à part celui-ci, ni fils ni fille. Aussi raconte-t-on qu'elle se procura l'enfant auprès de son père, et, après avoir fait semblant d'être enceinte, qu'elle le plaça sous elle pour qu'on croie qu'elle lui avait donné naissance (p. 58-59).

Salimbene voit trois bonnes raisons de croire à cette histoire : les femmes ont l'habitude de se livrer à ce genre de tricherie, Merlin¹¹ a annoncé en *Frédéric II*, (un) *homme d'une naissance inattendue et extraordinaire* ; la troisième preuve se trouve dans l'insulte qu'a prononcée *in gallico suo* le beau-père de Frédéric, Jean de

10 — « Item multis linguis et variis loqui sciebat » l'adjectif *variis* pourrait montrer que Salimbene se rendait compte que l'arabe, l'allemand et l'italien étaient des langues très différentes ; il faudra attendre la fin du XVIII^e pour voir une parenté entre l'allemand et l'italien mais les phonologues commencent actuellement à nier l'existence de l'indo-européen et rattachent ensemble les langues sémitiques et européennes à une date encore plus ancienne.

11 — « Secundus Fredericus insperati et mirabili ortus »

Brienne, découvrant que Frédéric voulait assassiner à coups d'épée un de ses parents au cours d'une partie d'échecs (le poison utilisé précédemment s'étant révélé inefficace) : « *Fi de becer diabele !* » L'empereur, dit Salimbene, traité « en gaulois » de diable et de fils de boucher, fut si terrifié qu'il n'osa rien répondre. Il est tout à fait étonnant de constater qu'à la même époque la chanson de *Hugues Capet*¹² affirme que le grand-père maternel du roi n'était qu'un riche boucher et on peut penser aussi à la chanson de *Florent et Octavien*¹³ où le fils de l'empereur de Rome, Florent, est recueilli par un marchand qui lui fait apprendre l'état de boucher, état qu'il quitte après avoir quelque peu massacré les autres apprentis, de véritables brutes. On peut noter qu'O. Guyotjeannin¹⁴ note que le compatriote de Salimbene, Giberto della Gente « s'est appuyé non sur « le peuple » (un parti de contrepoids, qui demande une place auprès de la vieille élite urbaine) et des « métiers » (qui ont besoin de la paix), mais sur la populace et sur les bouchers, hommes du sang ». Les bouchers (qui ne formeront dans les villes des corporations puissantes et respectées que plus tard) sont forcément liés au sang répandu, et les chrétiens pensent au sang du Christ, les lecteurs modernes ont en mémoire la terreur qu'a exercée au xv^e siècle dans Paris le boucher Caboché et tout le monde connaît la chanson de saint Nicolas (les trois enfants dans le saloir du boucher sont d'ailleurs une pure légende ; Nicolas a en fait sauvé trois légionnaires dans une barque, représentés dans l'iconographie et la sculpture avec une dimension réduite par rapport à celle du saint). On peut ajouter que ce nom de métier sert toujours de terme d'insulte pour un mauvais chirurgien ou un général n'ayant pas souci d'épargner ses troupes (le boucher de Verdun). Rien de tout cela n'explique vraiment pourquoi on ait ainsi insulté à la même époque un des souverains et l'ancêtre d'un autre souverain comptant comme les plus puissants de la Chrétienté.

En tout cas Salimbene reconnaît que Frédéric n'est pas l'Antéchrist puisqu'il est mort à cinquante-cinq ans et non à soixante-dix ; qu'il n'est pas le marteau frappant l'univers¹⁵

12 — Éd. N. Laborderie, Champion, CFMA, 1997.

13 — Éd. N. Laborderie, Champion, 1991, 2 vols. ; p. 49.

14 — *Op. cit.*, p. 242.

15 — « videlicet quod Fredericus malleus orbis generaliter non fuit ». Ce maillet, utilisé par les Romains pour assommer les victimes, est peut-être à mettre en rapport avec l'origine supposée du roi, « fils de boucher » et avec toutes les exécutions capitales que lui reproche Salimbene.

(p. 526), et qu'il n'a pas empêché le navire de Pierre de rester à la tête (de la Chrétienté). Le chroniqueur cite des contemporains comme Alberigo da Romano ou Enzzelino (un allié de Frédéric, qui a brûlé en un seul jour onze mille habitants de Padoue) comme de vrais démons de l'enfer ; Enzzelino, pense le chroniqueur (p. 281), doit représenter un ami pour le diable comme saint François l'est pour Dieu.

Nous allons voir Frédéric à l'œuvre ; entre ses mains, le pouvoir royal est dévoyé, la culture est dévoyée et la religion est dévoyée.

L'empereur est un homme seul qui répand la terreur autour de lui ; pour parler de lui sans le nommer, les gens l'appellent le *dragon* (p. 562 et 634), peut-être parce que c'est l'étendard image du pouvoir impérial mais aussi parce que c'est l'image de la pénétration, de la subtilité et de la ruse, la représentation symbolique des puissances mauvaises dans les livres de *Daniel* (XIV) de *Job* (VII, 12) et dans les *Psaumes*. Incapable de montrer de la fidélité en amitié, il est aussi très souvent trahi par les siens et l'a été en particulier par son conseiller et porte-parole Pierre delle Vigne. En effet, dit Salimbene, il n'a jamais consenti à traiter ses amis avec respect (p. 291) *poussé qu'il était par l'avarice et la cupidité ; il finissait par mépriser tous ses amis, il se brouillait avec eux, il les tuait, afin de leur arracher leurs biens, leur trésor et leurs possessions et de les garder pour lui et pour ses fils*. Il est parfaitement conscient de ses actes puisqu'il se vantait d'utiliser le lard de tout cochon qu'il avait nourri, façon de dire qu'il n'avait jamais élevé quelqu'un à la richesse et aux honneurs, sans l'avoir par la suite dépouillé de tous ses biens (p. 288). Ce roi totalement injuste et imprévisible, est responsable parmi bien d'autres crimes de la mort de son fils aîné Henri VII. Une anecdote montre l'humour froid et le sens des métaphores menaçantes qui semblent le caractériser :

Un jour où le seigneur Bernard Rossi de Parme chevauchait avec l'empereur, son cheval trébucha et l'empereur lui dit : « Seigneur Bernard, vous avez là un mauvais cheval, mais j'espère et je vous promets qu'avant peu de jours je vous en donnerai un meilleur qui ne trébuchera pas. » Bernard comprit qu'il parlait d'une montée sur l'échafaud ou le gibet et plein de fureur et de colère déserta le parti impérial (p. 287).

On ne compte pas les exécutions collectives sans jugement et les accès de sadisme du roi : par exemple (p. 284) tous les matins pendant le siège de Parme l'empereur décapitait des prisonniers

sous les yeux de leurs amis dans la ville *afin de les remplir de tristesse*. Mais tout ceci a forcément une fin et Salimbene cite la prophétie du jour du Seigneur dans *Zacharie XIV*, 17 qui s'accomplit le jour où Frédéric est chassé ignominieusement de sa cité de Victoria et où il perd dans la catastrophe tous ses trésors y compris la couronne des Romains, symbole de son pouvoir.

Ce souverain pervers profite de son pouvoir pour donner libre cours à sa soif de pouvoir déplacée et dérégulée et Salimbene accumule les termes (p. 512 « superstitiones et curiositates et maledictiones et incredulitates et perversitates et abusiones habuit Fredericus ») pour jeter un blâme sur la soif de connaissance qui pousse l'empereur à faire d'étranges recherches ; notre franciscain énumère toute une série d'expériences présomptueuses causées par une vaine curiosité et un manque de foi évident. Une de ses expériences est citée dans les manuels de linguistique (et attribuée parfois à Frédéric II de Prusse, « l'ami » de Voltaire...) : il fit placer des enfants chez des nourrices, à charge pour elles de les allaiter, de les tenir propres mais avec interdiction de leur adresser la parole et de les câliner ; *il voulait découvrir s'ils allaient parler hébreu* (la langue originelle pour beaucoup de gens jusqu'au XVI^e siècle) *ou grec ou latin ou le langage de leurs parents*. Les enfants moururent évidemment en bas âge, ce que Salimbene impute fort justement au fait qu'ils étaient privés des mots gentils et doux de leurs nourrices. Une autre fois (p. 515) il fit donner un excellent repas à eux hommes et il envoya l'un dormir et l'autre chasser ; le soir il fit ouvrir les entrailles de chacun d'eux pour voir lequel avait le mieux digéré ; Salimbene ne manque pas d'ajouter que les docteurs se décidèrent pour celui qui avait dormi après le repas.

La curiosité mène le roi à manquer totalement à la foi ; (p. 512) il fait rechercher tous les passages de l'Ancien Testament pouvant prouver qu'il n'y a pas de vie après la mort, par exemple *Psaumes XLVIII*, 12 « *leurs sépulcres seront leurs maisons jusqu'à la consommation des siècles* ». Une autre fois il fait enfermer un homme vivant dans un coffre hermétiquement clos afin de prouver que l'âme périssait avec le corps. Son manque de retenue lui laisse dire tout ce qu'il pense et Salimbene lui impute à péché le fait d'avoir osé déclarer (p. 510) en débarquant en terre Sainte, *la terre de Chanaan où coulent le lait et le miel*, que Dieu aurait bien dû regarder son royaume de Sicile avant de faire l'éloge de la Palestine.

L'Église a nourri enfant le jeune Frédéric, l'ingrat a trahi la confiance qu'on lui avait généreusement accordée ; après sa « juste » punition, non content de regimber sous l'aiguillon, il reçoit un autre excommunié et destitué, frère Elie, l'ex-ministre général de l'ordre de saint François et lui donne asile. Le pape Innocent III voit en l'empereur un homme qui n'hésiterait pas à l'empoisonner (p. 303) pour pouvoir s'emparer des trésors de l'Église ; Mais Salimbene semble surtout lui reprocher (p. 133) d'avoir utilisé dans son armée les services de Sarrasins en grand nombre et nous décrit l'empereur trônant dans la tour surplombant son éléphant personnel et entouré de sa garde sarrasine ; en fait Salimbene ne fait aucun commentaire et ne se livre à aucune critique morale sur ce spectacle fabuleux et fascinant de beauté ; mais sous prétexte d'expliquer l'usage des éléphants dans les combats, il cite textuellement un très long passage historique de *I Maccabées VI* décrivant la bataille de Bethzakharia livrée en 164 par Antiochus V Eupator contre l'armée de Judas Maccabée : ce roi impie, persécuteur du peuple de Dieu, fond sur les Juifs à la tête d'une armée de mercenaires venus de lointains pays et avec trente-deux éléphants dressés au combat ; Salimbene a choisi le passage où un dénommé Eléazar sacrifie sa vie *pour acquérir un renom immortel* en tuant d'un coup de couteau sous le ventre l'éléphant porteur des armes du roi. Comment ne pas comprendre que cet épisode biblique porte en soi la justification religieuse des tentatives de meurtre dirigées contre ce souverain impie qu'est l'empereur, dont la mort voulue par Dieu sera également comparée à celle d'un des successeurs d'Alexandre ? Israël et le second Temple représentent les domaines de l'Église romaine et le grand prêtre Judas Maccabée le pape Innocent III ; il y a toute une étude à faire sur l'utilisation polémique¹⁶ des citations bibliques par le chroniqueur franciscain. Les Sarrasins semblent donc des étrangers infâmes et infréquentables alors que nous connaissons encore ces mêmes Sarrasins par Joinville, sauvé par un Sarrasin compatissant venu de « la terre de l'empereur » c'est-à-dire certainement de la Sicile ou de la Calabre.

Les relations amicales qu'a toujours entretenues Frédéric avec les Arabes ont pesé lourd dans le procès en excommunication et en destitution (p. 502). La diplomatie dont il a usée pour reprendre possession de Jérusalem a été sévèrement condamnée :

16 — On sait que les moines dans les conciles se battaient – à coups de bâton parfois – mais surtout à coups de citations bibliques. C'est après une de ces joutes oratoires (rapportée par Salimbene d'après le récit qu'en a fait le vainqueur) que frère Elie, après son excommunication, devra s'avouer vaincu et renoncera à sa tentative de pénétrer de force dans un couvent.

Envoyé par l'Église pour reconquérir la Terre Sainte, il a fait la paix avec les Sarrasins, sans que cela ait été pour les Chrétiens d'une quelconque utilité. En plus il a fait chanter publiquement le nom de Mahomet dans le Temple du Seigneur, détail que nous avons introduit dans une autre chronique où nous avons exposé les douze crimes de Frédéric (p. 502).

La punition de cet homme *à la nuque raide* (p. 276, on aura reconnu l'expression biblique qui qualifie les adorateurs de Belial) sera terrible ; sa mort permet d'« accomplir » une seconde fois la punition d'Antiochus Épiphanes ; Salimbene reproduit (p. 504) le passage de *I Maccabées VI*, 9 (sans d'ailleurs donner la référence) qui rapporte la langueur mortelle dont meurt Antiochus mais se garde bien de préciser que cette tristesse lui vient d'avoir appris la victoire des Juifs qui viennent de renverser l'idole abominable qu'il avait faite édifier sur l'autel de Jérusalem et de fortifier le Temple ; il préfère laisser le lecteur faire lui-même les déductions qui lui semblent s'imposer. Salimbene n'a évidemment pas été témoin des derniers moments de l'empereur ; *mais (Frédéric) fit ce qui est rapporté à propos d'Antiochus dans Maccabées VI*, 10-13 : « *Il appela tous ses amis et leur dit : Le sommeil s'est éloigné de mes yeux ; mon cœur est tout abattu, et je me sens défaillir à cause du grand chagrin dont je suis saisi.* Salimbene imagine ainsi une fin assez édifiante et nous montre un monarque regrettant les maux qu'il a faits, cause de sa mort douloureuse. Les malheurs de Frédéric ne sont pas terminés pour autant, sa mort est loin d'être douce et *Maccabées IX*, 10-13 *rapporte certains faits concernant le même Antiochus qui furent tous accomplis à propos de Frédéric* : Salimbene cite par la suite le passage de pure horreur où l'on décrit les vers jaillissant du corps d'Antiochus mourant et les chairs partant en lambeaux mais retient en premier du texte biblique l'idée de l'odeur insupportable qui faisait fuir tous les assistants, et nous comprenons bien que cette puanteur est là pour dénoncer la méchanceté foncière du mourant dans cette version inversée d'un récit hagiographique. Le texte de l'Ancien Testament permet à Salimbene de montrer ce grand orgueilleux abdiquant tout orgueil et d'énoncer en conclusion une condamnation sans appel, que sa fonction de prêtre lui aurait sûrement interdit de prononcer dans la réalité : « *Or ce scélérat priait le Seigneur de qui il ne devait point recevoir miséricorde...* »

Frédéric II mourut en Apulie (« en terre étrangère », comme dit la Bible à propos d'Antiochus) *et à cause de la puanteur trop importante qui émanait de son corps, on ne put le transporter dans la cité*

de Palerme où se trouve la sépulture des rois de Sicile. Un problème insoluble s'est alors posé au franciscain : l'empereur, pour accomplir entièrement les Ecritures, aurait dû être privé de sépulture. Le chroniqueur joue alors sur les mots et présente les causes de la *privatio sepulture regis istius in sepulcrum regum Sicilie* (p. 505) ; le roi ne repose pas dans le tombeau de ses pères et cette séparation est présentée comme une punition, une forme particulière de privation de sépulture, le tout étant de pouvoir employer le mot « *privatio* ». Salimbene se garde alors de citer les passages très connus de *Job* – nous les avons cités plus haut – sur cette question (il les cite à propos de frère Elie, un autre méchant dont le cadavre, quelques années après sa mort, a été vraiment déterré par un custode indigné et jeté au fumier pour accomplir les écritures...) mais se contente d'un verset d'Esaïe détourné et coupé de son contexte : *D'où Esaïe XIV (19-20) « Comme un cadavre en putréfaction tu ne leur tiendras pas compagnie même dans la sépulture », à savoir aux rois de Sicile, qui sont ensevelis à Palerme.*

Cette « privation » de sépulture n'est que le premier des châtiments infligés aux grands criminels ; elle doit être suivie de la disparition du nom de la surface de la terre et de la suppression de toute descendance ; Salimbene dit qu'on peut appliquer le quatorzième chapitre d'Esaïe, traitant de la ruine du roi de Babylone, à Frédéric et à ses fils, lesquels périrent de mort violente. Comme l'avait annoncé la Sybille (p. 508-509) – bien qu'il paraisse impossible de savoir laquelle des dix Sybilles est en cause ici – le chroniqueur annonce que l'empire cessera de porter le noble nom de « romain ».

Nous avons là le portrait viré au noir d'une figure royale vue de façon presque totalement dépréciative et pourtant ce portrait désacralisant d'un roi destitué ne laisse pas d'être fascinant. A la différence du Capétien, l'oint du Seigneur, le successeur de Clovis et de Charlemagne, l'image de l'empereur paraît totalement séparée du pouvoir religieux et c'est en cela que ce souverain peut nous paraître résolument moderne. Frédéric reste la victime la plus éclatante de la querelle du Sacerdce et de l'Empire.

Isabelle WEILL

Université Paris X-Nanterre